

NICOLAS HUGUES

LE GAMBIEN DU ROI



NICOLAS HUGUES

Le Gambien Du Roi

© NICOLAS HUGUES, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4856-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La capture

Il ne sait pas que c'est le dix-huitième siècle, et qu'il est dit « des Lumières ». Il ne sait pas que les terres où il vit, font partie d'un vaste continent nommé : l'Afrique. Il ne sait pas qu'a débuté à des milliers de kilomètres de là, une guerre où plusieurs nations s'affrontent. Comme il ne sait pas ce qu'est le monde, il ne sait pas que cette guerre est mondiale. Il ne sait pas qu'un de ces pays est la France. Il ne comprendrait même pas la notion de richesse qu'il faut à celle-ci pour mener cette guerre. Et pourtant, en juin 1757, cela va changer le cours de son destin.

Urbino a dix ans. C'est un petit garçon intelligent et espiègle. Il ressemble à sa mère avec son visage ovale et ses pommettes hautes. Des cils épais entourent ses yeux en amande qui semblent toujours se réjouir du bonheur présent. Les seuls soucis qu'il a sont les chamailleries avec Naora, sa sœur cadette. Urbino n'est pas conscient de sa beauté, il voudrait avoir le visage taillé à coups de serpe de son père. Il court, en mimant le singe, le long du fleuve Gambie, malgré les injonctions de son père, Gotho, qui marche derrière lui en portant sa sœur sur ses larges épaules. L'homme, que le petit garçon voit comme un grand arbre du fait de sa taille, a repéré un groupe d'hippopotames dans les eaux noires. Il sait ces animaux très agressifs s'ils se sentent menacés.

Naora, la fillette de six ans, rigole à gorge déployée devant les pitreries de son frère. Elle jurerait qu'elle est aussi grande qu'une girafe ainsi perchée. Elle est aux anges, c'est une belle matinée, le soleil chauffe déjà la peau dénudée de son dos, à travers la végétation luxuriante le long du fleuve Gambie.

Tous les trois ont quitté le village tôt ce matin pour aller voir des bébés babouins. Faonia l'épouse de Gotho, est restée pour s'occuper du dernier-né : Kohomi. Urbino, après quelques grimaces pour amuser Naora, consent à revenir vers son père. Tout en prenant la main de celui qu'il vénère, il l'interroge sur la durée de leur périple. Gotho sourit devant l'impatience de son fils.

« Nous ne sommes pas très loin, il va falloir faire moins de bruit, sinon les mères fuiront en emmenant leurs petits. Est-ce que le silence est une notion que tu comprends, Urbino ? »

Naora ne peut s'empêcher de pouffer, elle adore quand son père se moque de

son frère.

« C'est aussi valable pour toi, princesse ! »

Après un immense ficus renversé par la foudre, le trio s'enfonce dans la forêt. L'homme dépose sa fille pour faire les derniers mètres, ne voulant pas que son visage soit fouetté par les branches des arbres. Gotho avance en premier. Il prend soin d'écartier les herbes hautes avec son bâton pour éloigner d'éventuels serpents.

Urbino s'amuse à mettre ses pas dans les empreintes que laisse son père dans la mousse au sol. Il savoure sur ses pieds, nus, la rosée. Il râle néanmoins quand Naora s'accroche au seul vêtement en peau de buffle qui lui ceint la taille. La fillette rouspète, n'appréciant pas le rythme donné par les deux membres masculins de la famille. Sa rancœur prend fin quand ils pénètrent dans une clairière où une vingtaine de primates semblent dormir encore, assis en demi-cercle.

Les grands yeux noirs de Naora s'émerveillent quand elle devine sous les bras croisés de certains singes une forme à peine poilue annonciatrice d'un bébé babouin, tétant goulument le sein offert. L'homme s'est agenouillé, il se retourne et un doigt sur les lèvres rappelle à ses enfants le besoin de silence.

Un mâle perché sur un rocher les a vus. Il se redresse vivement et tourne sur lui-même pour montrer la rougeur de son derrière. Estimant avoir impressionné les invités impromptus dans son clan, il se rassoit en montrant ses longues canines.

Urbino a craint que ce dont il a compris être le chef des babouins donne l'alerte. Il prend la même position que son père pour continuer à regarder les bébés se nourrir. Voulant affirmer son rôle de grand frère, il intime à sa sœur de ne pas faire de bruit par des yeux menaçants. Celle-ci lui tire une longue langue en sifflant tel un serpent. Quand le grand mâle se dresse de nouveau, les deux enfants sont persuadés que leurs facéties en sont la cause. Soudainement, le babouin pousse un cri. Il est immédiatement imité par le reste du clan. En une dizaine de secondes, le groupe quitte la clairière en empruntant les voies aériennes que leur offrent les branches des arbres environnants. Les mères tiennent agilement leurs progénitures d'une main, qui, elles, s'agrippent fermement à tout ce qu'elles peuvent pour ne pas chuter.

Des hommes viennent de faire irruption, dans la surface déboisée. Urbino n'en croit pas ses yeux, si la majorité a la même couleur de peau que son père, sa sœur et lui, deux sont aussi pâles que la lune dans un ciel sans nuages. Tous sont habillés d'une peau qu'il ne connaît pas. Il faut que son père l'agrippe par le bras pour le tirer de cette sensation de peur mêlée à de la fascination.

oooooooo

Tapis dans les herbes, des hommes scrutent également la clairière. Ils ne sont nullement intéressés par les singes. C'est le grand gaillard accompagné de ses marmots, l'objet de leur convoitise. Un spécimen comme lui doit valoir son pesant d'écus. Jean le borgne ferme son unique œil pour signifier son contentement à son comparse : Jacques gros nez. Ils sont partis il y a deux mois de Saint-Louis. C'est un comptoir français à l'embouchure du fleuve Sénégal. Ils ont marché avec leurs nègres, de la côte atlantique jusqu'aux confins de la Gambie pour capturer d'autres nègres. Armés de leur fusil à silex, les deux seuls Français du groupe sont prêts à donner l'assaut. Ils étaient venus pour faire une razzia dans un village de sauvages, mais celui qui se tient accroupi à une cinquantaine de mètres est une trop belle prise. Les enfants ne valent presque rien. La plupart du temps, ils décèdent pendant la traversée vers les Amériques, alors les marchands d'esclaves rechignent à en donner un bon prix. Mais le balèze devant eux, à lui seul, vaut cinq autres esclaves.

Jean le borgne lève son fusil au-dessus de la tête. C'est le signal, sa trentaine de sbires se ruent vers l'homme et les deux enfants. Ils courent, armés de bâtons pour certains et de filets pour d'autres. Ils voient leurs cibles se relever pour fuir.

oooooooo

Il est trop tard, ils sont encerclés. Urbino savait que son père était un guerrier renommé au sein du village indépendamment de son statut de chef. Il est tout de même impressionné par les coups qu'il donne avec son bâton. Les deux premiers hommes tombent, le crâne ensanglanté. Gotho frappe, pousse, saisit les agresseurs pour les jeter telles de vulgaires bottes de paille, vaillamment il en a déjà éliminé une dizaine. Il y a subitement un bruit égal au tonnerre qui se fait entendre. Naora et Urbino discernent sur l'épaule de leur père un trou fumant d'où s'écoule du sang. Le petit garçon aurait juré que c'est dû au bâton bizarre que tient un des hommes à la peau claire. Son esprit refuse d'admettre pourtant que cette arme qui crache du feu ait pu blesser son père sans le toucher. Il n'a pas

le temps de se poser plus de questions. Son père a saisi sa sœur et tout en la serrant contre sa poitrine, il hurle de courir.

Jacques gros nez rage, ces abrutis de nègres ne parviennent pas, en surnombre, à terrasser le géant d'ébène. Il arme son fusil et fait feu à contrecœur. S'il est blessé, le grand noir perdra de la valeur, et même s'il est un excellent tireur, il peut tout aussi bien le tuer. Il retrouve un peu de sa bonne humeur quand il voit qu'il a fait mouche sur la partie qu'il visait. Il reprend sa course sous le regard réprobateur de Jean le borgne qui a craint qu'il abime la marchandise.

oooooooo

Le trio s'enfuit à travers la forêt. Il y a encore ces bruits comme des claquements de lanières. Urbino peut voir autour d'eux des branches se briser comme par magie. Il a même parfois la sensation d'un insecte volant au-dessus de sa tête alors qu'il court. Il devine que derrière les hommes les poursuivent. Il comprend ce que doivent ressentir les antilopes quand les hommes du village les chassent.

Soudain, son père s'arrête devant le fleuve qu'ils ont maintenant rejoint. Il semble réfléchir. Ont-ils une chance de fuir en suivant les rives escarpées ? Urbino n'hésite pas quand son père lui dit de sauter dans le fleuve pour atteindre la berge en face. Il nage de toutes ses forces tentant de suivre celui qu'il vénère, qui s'est positionné sur le dos pour tenir Naora sur sa poitrine. Le courant n'est pas puissant, néanmoins le petit garçon peine à garder le cap. Il dérive légèrement s'écartant de son père qui progresse à la seule force de ses jambes. Urbino peut entendre maintenant leurs poursuivants hurler dans son dos. Bien qu'il ne comprenne rien aux mots qu'ils emploient, il perçoit leur rage. Il y a encore ces claquements dans l'air et des clapotis apparaissent autour de son père et Naora. Urbino a tellement dévié de son but qu'il va bientôt se retrouver au milieu des hippopotames. Il voit entre deux brasses les gueules immenses des pachydermes s'ouvrir dangereusement.

oooooooo

Quand les deux Français parviennent jusqu'au fleuve, leurs proies sont dans l'eau à une trentaine de mètres. Ils ordonnent à leurs nègres de plonger. Mais tous répondent dans leur dialecte qu'ils ne savent pas nager. De rage, les deux hommes tirent avec leur fusil. Ils préfèrent voir périr ces satanés sauvages plutôt que vivre avec la honte qu'ils leur aient échappé. Chaque fois qu'ils arment, un

flot d'injures polluent leurs bouches édentées. C'est ensemble qu'ils jettent leur fusil dans l'herbe. Le temps de rechargement et la précipitation infructueuse ont permis au géant noir d'atteindre la berge opposée.

Jean le borgne montre du doigt que tout n'est pas perdu. Jacques gros nez comprend ce que son ami veut dire quand il aperçoit le petit sauvage revenir sur sa droite en aval, poursuivi par un hippopotame.

S'il avait su que c'était la dernière fois qu'il voyait sa sœur et son père, qui eux ont rejoint la rive, Urbino n'aurait pas opéré ce demi-tour. À peine revenu sur la berge, un filet sentant le poisson pourri l'emprisonne. Ce sont des hommes hilares aux gueules béantes d'où émanent la même odeur pestilentielle que le filet, qui le rouent de coups sans ménagement jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Sa dernière image est celle de sa mère Faonia, qui lui caresse la joue en lui murmurant de ne jamais désespérer.

oooooooo

La marche a été très longue, pendant tout ce temps, Urbino a espéré que son père viendrait le chercher. Ils l'ont trainé au bout d'une corde qui lui serre le cou. Ils viennent de faire halte sur les flancs d'une colline. Un des hommes de la même couleur que lui, qui marchait en éclaireur, revient excité comme une puce sur le dos d'un chien. Urbino ne comprend pas sa langue, néanmoins il devine que quelque chose plus bas dans la vallée est l'objet de ses paroles rapides et de ses gestes intempestifs.

Jean le borgne sort une longue-vue du sac qu'il trimbale à sa hanche. Il avance vers le bord du chemin escarpé. Il grimpe sur un rocher, qui comme un promontoire lui offre une vue sur le village dont lui a fait part son sbire. En dessous d'eux, peut-être à une heure de marche, telles des fourmis, s'activent des sauvages au milieu de leurs huttes de torchis. Il crache en jurant, cela va être une sacrée prise.

« Village en vue ! Une soixantaine de nègres, nous campons ici pour la nuit, nous attaquons à l'aube. »

Jacques gros nez le rejoint pour regarder à son tour à l'aide de la longue-vue. Il se tourne vers son comparse en souriant. De là où il est, Urbino ne voit qu'une vilaine grimace à cause de la bouche édentée. Il aurait pu rire de cette laideur, mais les yeux cruels de l'homme l'alertent sur l'horreur qui va suivre.

Urbino ne peut s'empêcher d'avoir de la colère envers Gotho. Pourquoi son père ne l'a-t-il pas secouru ? Maintenant, il est là, attaché à un arbre à quelques pas d'un village. Ils sont arrivés ce matin alors que le soleil se levait. Les deux hommes blancs ont ordonné à leurs nègres de cerner le village sans faire de bruit. Au signal de Jean le borgne, ils bondissent sur les gardes qui veillent. Les guerriers se défendent comme ils peuvent, si l'un d'eux est plus virulent que les autres il est aussitôt abattu par le borgne ou gros nez. La lutte est rapidement inégale. Les femmes hurlent, elles courent vers les bois, certaines en tenant leur enfant. Dès qu'elles sont rattrapées, elles sont rouées de coups de bâtons. Elles hurlent plus fort quand leur progéniture est piétinée ou rossée jusqu'à perdre la vie. En un rien de temps, la terre ocre du village est striée de rouge. Urbino assiste à ce drame la gorge nouée, il est pris de tremblements compulsifs. Il voit cet homme qui court en portant sa fillette dans un bras et tirant, sûrement son épouse, de l'autre. Ils ne sont plus qu'à cinq mètres de la forêt, qui leur offrira un espoir de survie. Mais la femme chute, une plaie rougeâtre apparaît sur une de ses cuisses. L'homme s'est arrêté et l'implore de se relever. Il reste un instant à la regarder, son enfant dans les bras. Puis il lève la tête et voit ses agresseurs venir vers lui. Il crie son amour à son épouse, et sans hésiter s'enfonce dans la végétation luxuriante qui lui promet la liberté. Un homme se jette sur la malheureuse au sol, il lui ôte les peaux qui l'habillent pour la violer. Le village, qui il y a seulement quelques minutes était un havre de paix, n'est plus qu'un lieu de désolation où les hurlements de peur et de douleur se mêlent aux rires gras des assaillants. Jean le borgne et Jacques gros nez se félicitent, ils ont rassemblé une quarantaine d'esclaves. Pour l'heure, ils laissent leurs nègres profiter des femmes encore vivantes. C'est leur récompense. Les hommes du village, attachés les uns aux autres, assistent impuissants. Quand les sbires repus achèvent les blessés qu'ils estiment incapables de marcher jusqu'à destination, il est midi. En regardant le soleil haut dans le ciel, Urbino se dit qu'il ne pensait pas capable l'être humain d'autant de cruauté. Il savait que parfois les hommes de villages différents pouvaient se faire la guerre, son père et son grand-père lui en avaient parlé. Mais cela se réglait dans un champ à l'écart des anciens, des femmes et des enfants. Il est conscient que ce à quoi il a assisté n'a rien à voir avec l'honneur des guerriers. Alors qu'on le libère de son arbre, il repense à l'homme qui a abandonné son épouse pour sauver sa fille. Il n'a plus de rancœur envers Gotho. Il sait que sa sœur est en sûreté.

Comptoir d'esclaves

Urbino a fait le voyage jusqu'à l'endroit où il est maintenant avec les autres malheureux. Ils ne sont qu'une dizaine d'enfants, ceux qui ont été jugés trop jeunes ont été exécutés, devant des mères éplorées. Ils ont progressé, derrière les adultes, mains liées dans le dos en une seule file, en formant les anneaux d'une chenille humaine, leur cou relié à une seule corde. Cela a duré longtemps, ayant commencé à apprendre les saisons avec son grand-père, il a estimé que c'était l'automne quand ils sont arrivés dans ce village au bord d'un fleuve dont on ne distingue pas la rive opposée.

oooooooo

Urbino est dans une maison qui n'a rien à voir avec les huttes de boue séchée de son village. Malgré les entraves à ses poignets et chevilles, il a tenté de creuser les murs. Mais ils sont aussi durs que le rocher adoré comme un dieu par sa tribu. Il ne sait pas combien ils sont dans cette grande pièce qui ne laisse pas pénétrer la lumière du soleil. Bien qu'il soit fatigué, il n'arrive pas à trouver le sommeil, les gémissements et les râles sont comme une litanie éprouvante. Depuis quatre ou cinq jours qu'il est là (il a du mal à évaluer), ses geôliers ont sorti six corps de malheureux qui n'ont pas survécu.

oooooooo

Geoffray de La Bastille est le responsable des geôles de Saint-Louis : un port à l'embouchure du fleuve Sénégal. Il rêvait de voyage autour du monde, voulant être à la hauteur de la grande lignée de marins de sa noble famille. À vingt-quatre ans, il fut second sur le navire qui le mena de Nantes jusqu'à l'île de Gorée. C'était il y a vingt-six ans. Son premier voyage fut un désastre. Raillé par les matelots qui virent en lui un faible ne supportant pas la houle et les tempêtes, il décida de rester au Sénégal. La honte de rentrer en France scella son futur. Depuis quinze ans, il dirige les prisons où sont enfermés les nègres destinés à la vente. Ses frustrations font de lui un être veule et cruel. Il détourne sans vergogne la nourriture destinée aux sauvages qui croupissent dans les caves en attendant le prochain bateau pour les Amériques. Il n'a pas d'intéressements sur la vente des nègres, alors il n'en a cure qu'ils meurent. Depuis longtemps, il a opté pour un enrichissement personnel par la revente des victuailles. Geoffray de